

Reflexions d'un cinéaste noir en exil

Idrissou Mora-Kpai

La migration dans tous ses aspects a toujours occupé le centre de mes travaux en tant que cinéaste. Ce qui nous lie tous en tant que migrants, c'est le sentiment d'éloignement, la difficulté d'adaptation, le sentiment d'être d'ici et de là-bas, et la quête d'identité. Etrangers, nous sommes d'abord perçus comme des problèmes, des profiteurs, des citoyens de seconde classe etc. mais rarement comme des êtres humains avec des sentiments, des gens qui ont tout laissé derrière, des gens qu'on aime et qui nous aiment, nos références, pour un autre pays, une autre vie. En quittant tout, on espérait retrouver une famille de substitution. Si cela ne se réalise pas, ce qui est souvent le cas, la déception est énorme. Pour certains parmi nous, le retour est quasi impossible. Les efforts d'adaptation peuvent occuper toute une vie.

Voilà ce que représentent pour moi des sources d'inspiration dans mes travaux. Le cinéma c'est pour moi d'abord un outil thérapeutique pour surmonter à mes difficultés personnelles citées ci-dessus.

Dans mon court-métrage « FALSCHER SOLDATEN » tourné ici en Allemagne, il y a presque dix ans, je traitais dans un ton plutôt comique, des difficultés d'insertion des jeunes africains en Allemagne. L'histoire jouait au lendemain de la chute du mur de Berlin. Dans leur désir de respect et d'être acceptés en tant que des êtres humains et dignes, des jeunes se mettent dans la peau du soldat américain. L'histoire s'inspirait des vrais comportements des jeunes pendant la présence américaine en Allemagne. A cette époque, le noir, le fait d'être soldat américain échappait à un certain nombre de préjugés. Voilà qui démontre la subtilité du racisme.

Importe aujourd'hui que je tourne des films en Afrique ou ici en Europe, on retrouve dans mes travaux les mêmes intérêts, car de la même façon que le regard sur le pays d'accueil diffère de ceux des natifs, le pays d'origine n'est plus perçu de la même manière. On dit souvent qu'il faut quitter la terre pour savoir qu'elle est ronde. En revenant dans ce monde ou tout semblait pourtant si parfait, toutes les

imperfections et lacunes se dessinent. Il n'y a que moi qui le voit, les autres sont emportés par le train de la normalité.

Dans mes deux derniers films, le thème de départ est très dominant. « Si-Gueriki » traite de mon retour dans ma famille après dix ans d'absence. Dans ce film, je regrettais la disparition de mon père qui était autre fois le patriarche de la famille, mon repère, mais je suis surpris de constater la place qu'occupe la femme, en occurrence ma mère, qui était autrefois une femme au foyer au service de mon père. Elle est devenue une reine avec une opinion critique et intelligente sur la société. Dans ce film je me questionnais sur le changement de la société Wasangari, d'où je suis issu, ses difficultés de concilier tradition et modernité...

Contrairement à « Si-Gueriki » qui est un film intime et personnel, « Arlit deuxième Paris » est un film plus complexe avec des thématiques socio-économiques universelles. Ici, le thème de la mondialisation est exploité à un lieu inattendu. Arlit, la ville industrielle du Niger, que j'ai filmée, est pour moi un microcosme africain. On retrouve ici tous les problèmes d'actualité en rapport avec le continent africain. L'exploitation de la matière première, la condition inhumaine des travailleurs, le chômage, le départ des jeunes vers l'Europe, l'environnement, pour moi des thèmes liés les uns aux autres.

Combattre l'immigration clandestine est aujourd'hui un thème au bout des lèvres des politiciens européens, très rarement sont évoquées les raisons des départs des jeunes. Nombreux sont ceux qui ignorent en France et partout en Europe, qu'en allumant par exemple sa machine à vaisselle ou sa télévision et en dépensant de l'Énergie électrique que cela peut avoir un lien avec la pauvreté en Afrique et plus particulièrement au Niger.

70% de l'électricité produite en France est d'origine nucléaire et la matière première provient à 40% du Niger. La France utilise tous les moyens pour convaincre toute l'Europe pour la généralisation de l'énergie nucléaire. Ces dernières années, la construction des centrales nucléaires ne se sont autant multipliés dans le monde. On promet une rentabilité à long terme mais actuellement seule la subvention (investissements) européenne à hauteur de milliards permet la réalisation des

travaux. Récemment, la société allemande SIEMENS est menacée d'être exclue du groupe SIEMENS/AREVA qui construit l'EPR, si l'Allemagne veut toujours renoncer à l'énergie nucléaire.

A L'occasion de son voyage en Chine, il a quelques semaines, le président français Nicolas Sarkozy se félicitait d'avoir vendu à la Chine la construction de centrales nucléaires à hauteur de 8 milliards de dollar. Pendant ce temps, le Niger occupe toujours le dernier rang des pays les plus pauvres au monde et compte chaque jour ses morts de famine. L'uranium n'est qu'un tout petit exemple des rapports pays riches/ pays pauvres.

Voilà l'une des raisons des départs des jeunes. Pour le cinéaste la situation est encore plus évidente que le cinéma est un art des pays riches. Faire un film nécessite des sommes exorbitantes qu'à l'état actuel, seuls les pays riches et les pays émergeant peuvent se le financer. Les pays pauvres ont d'autres priorités. La situation s'est légèrement améliorée avec l'avènement de la vidéo.

En s'entêtant dans le choix de ce métier de riche, c'est évident qu'on soit contraint à vivre à l'étranger, en Europe.

Cette vie de cinéaste exilé n'est pas sans difficulté. Comme il est le cas généralement, étranger, on est toujours le dernier à être servi.

Les financements du cinéma dans les pays d'accueil sont d'abord destinés aux nationaux sauf quelques exceptions : Le Fonds Sud Cinéma en France, World Cinéma Fund en Allemagne qui sont d'abord des aides au développement surtout destinés aux cinéastes qui font des films dans leurs pays d'origine.

Dans la compétition pour ce fonds, sont confondus des ressortissants des pays émergents et ceux des pays pauvres. Les premiers étaient déjà très avancés dans la maîtrise de l'art cinématographique, le second groupe auquel fait parti les pays africains ont une cinématographie vieille seulement de cinquante ans.

Pour ce qui me concerne, je vis entre deux pays, en Allemagne et en France. Cette vie de nomadisme peut paraître pour certains un luxe, mais en réalité c'est une vie de jongleur.

En réalité, comme tout artiste, j'aspire à la liberté de faire des films sur tout sujet qui m'intéresse sans restriction de lieu ou de la société. Mais à cause des contraintes sur les financements je suis obligé pour l'instant de me limiter sur un certain nombre de sujets.

Je suis en France parce j'y trouve des fonds pour faire des films en Afrique. L'Allemagne, c'est le pays où je réside officiellement. Ici, je peux théoriquement postuler pour tous les fonds sans contrainte de tourner sur un lieu précis. Depuis plusieurs années, je propose des scénarios et aucun de mes projets n'a jusqu'ici été retenu par une chaîne ou pour un fonds de cinéma.

J'ai toujours été passionné par ces coulisses de l'immigration comme il est le cas dans mes premiers court-métrages mais souvent pour des sujets pareils, les financements manquent.

Ces problèmes s'expliquent par un manque d'intérêt des décideurs aux histoires des minorités, une manière de rendre invisible ceux qui sont en réalité visibles.

Les quelques rares visibilité des émigrés surtout quand ils sont noirs, c'est pour des rôles mineurs. Ils réincarnent tous les stéréotypes et caricatures de la société. Ils sont les méchants, des dealers, des profiteurs de l'argent des contribuables, en quelques mots, des gens dédaignables.

Rarement sont mis en exergue, par exemple leurs difficultés, leur dur combat, leur amour, leur sentiment, leur intelligence, ou leurs apports à la société d'accueil.

La seule façon d'approcher la vérité, le juste c'est de permettre aux minorités de raconter leurs histoires eux même. J'estime qu'il est important d'avoir des regards croisés sur une société et de montrer les perceptions différentes en fonction des origines de chacun. Seule cette diversité de regard peut permettre d'approcher la vérité sur l'image de l'autre.

Un responsable d'une chaîne m'a dit une fois, qu'il aimait mon scénario et l'histoire mais il ne pouvait donner une suite favorable à ma requête car il doit avant tout penser à ses clients, ses spectateurs.

Un film avec des noirs comme personnages principaux n'intéresserait pas les Allemands. Ces genres de propos, j'en écoute tous les jours. Des producteurs de bonne foi n'hésitent pas d'avouer cette fausse perception de la société par certains décideurs.

Je ne crois pas au fait que nos histoires n'intéressent pas les Allemands car ils nous voient dans leur quotidien, ils nous croisent tous les jours, ils savent que nous faisons désormais parti de cette société.

Si effectivement, la population n'est pas intéressée à voir dans les médias, alors, n'est-il pas temps de lui l'imposer ? J'estime qu'avoir une vision, c'est anticiper sur un nouveau cinéma allemand très multiculturel.

La population finira un jour par s'habituer à ce nouveau paysage socioculturel et reconnaîtra son bien fondé.

Dans ses films, Fatih AKIN, le cinéaste Turc-Allemand s'inspire de ce croisement de sociétés. Ces films ont eu des succès nationaux et internationaux. Nul ne peut nier aujourd'hui le fait qu'il est un ambassadeur pour l'Allemagne.

Les histoires des émigrés et celles des allemands de source est un patrimoine commun à tous ceux qui habitent sur le territoire national, il est plus utile d'en tirer profit que de chercher à réclamer une certaine pureté ethnique qui n'existe pas. Le métissage des sociétés est aujourd'hui une évidence dont nul ne peut s'opposer.

Paris/Erftstadt, Den Haag im Dezember 2006